

# Sommaire



Avant-propos ..... 7

## PREMIÈRE PARTIE

**De Saverne au mont Beuvray.....9**

De Saverne à Raon-l'Étape ..... 11

De Raon-l'Étape à Fays ..... 21

De Fays à Luxeuil-les-Bains ..... 29

De Luxeuil-les-Bains à Langres ..... 45

De Langres à Léry..... 59

De Léry à Quarré-les-Tombes ..... 71

De Quarré-les-Tombes au mont Beuvray..... 81

## DEUXIÈME PARTIE

**De Saint-Germain-des-Fossés à Périllos..... 97**

De Saint-Germain-des-Fossés au Donjon ..... 99

Du Donjon à Noirétable ..... 103

De Noirétable à Saint-Bonnet-le-Chastel ..... 111

De Saint-Bonnet-le-Chastel à Saint-Flour ..... 121

De Saint-Flour à Mende ..... 133

De Mende à Meyrueis..... 141

De Meyrueis à Lodève ..... 153

De Lodève à Capestang ..... 163

De Capestang à Durban-Corbières ..... 169

De Durban-Corbières à Périllos..... 181

## Avant-propos

En 1975 est paru *Chemin faisant* aux éditions Fayard, écrit par Jacques Lacarrière, écrivain et historien spécialiste de la Grèce antique. À la fois récit d'itinérance à pied à travers la France et réflexion sur la ruralité des années 1970.

Cinquante ans plus tard, j'ai voulu aller voir ce qu'il en était de cette campagne française le long de *Chemin faisant*.

Partir à vélo sur les pas de Jacques Lacarrière pour poser mon regard d'architecte urbaniste sur un demi-siècle d'évolution du monde rural et revenir sur les questions posées tout au long de son récit sera la raison d'être de mon voyage.

## PREMIÈRE PARTIE



### **De Saverne au mont Beuvray Automne 2023**

**G**are d'Hennebont, 11 h 38, *Chemin faisant* dans mes sacs, le train m'emporte et j'écris mes premières lignes. Enfourcher mon vélo, rouler jusqu'à la gare, me glisser dans un train, me laisser conduire en douceur à l'autre bout du pays et traverser la France à vélo par les chemins, ce ne sera pas la première fois pour moi et j'adore cela. Mais écrire ? Taper un texto ou rédiger un rapport, je le fais au quotidien. Mais là, j'appréhende l'idée d'écrire simplement pour m'être mis dans la tête « d'écrire quelque chose » et plus encore, d'écrire au sujet d'un écrivain, Jacques Lacarrière.

Ludo, partir sur les pas de *Chemin faisant*, avant tout c'est un jeu ! Jacques Lacarrière lui-même ne commence-t-il pas son récit par détendre l'atmosphère en citant Arthur Rimbaud « Je ne suis qu'un piéton, rien de plus » ? À ton tour Ludo, trouve donc une citation pour te décontracter ! Tiens, pourquoi pas Marguerite Yourcenar, ton auteur favorite : « Écrire, c'est être soi-même. »

## De Saverne à Raon-l'Étape

Saverne se réveille dans la brume froide et sombre. Les cloches insistent pour me convaincre de sortir du cocon tiède de mon lit. J'écarte les rideaux et déjà les étals du marché se déplient au pied du château dans lequel se loge l'auberge de jeunesse de Saverne. Je croyais ces établissements oubliés. Celui-ci appartient à la commune, il est géré par une association. J'y ai été accueilli avec beaucoup de gentillesse et d'attention. La jeune femme de l'accueil m'a même proposé de m'attendre si j'arrivais après la fermeture. J'ai apprécié.

Mélange de randonneurs retraités et de classes d'ados en voyage scolaire, l'ambiance est dynamique. On m'a conseillé d'attendre un peu le matin pour prendre mon petit déjeuner, attendre que les ados aient fini de manger. Ça m'a révélé dans quelle catégorie on me situait et je l'ai presque mal pris.

Le charme de ce bâtiment historique est quelque peu effacé par l'aménagement pratique et hygiénique de l'auberge. Mais c'est efficace tout en restant à un tarif accessible, une trentaine d'euros en chambre individuelle, petit déjeuner compris.

Évidemment je suis allé déjeuner avec les ados. L'animateur a un accent alsacien, ça me situe géographiquement, même si les jeunes n'ont aucun autre accent que celui de jeune. « Pour

les pique-niques végétariens, prenez les sacs blancs ! » Voilà une conversation qui aurait peut-être surpris Jacques Lacarrière au début des années 1970.

Du haut de l'auberge, j'observe un défilé d'enfants et de parents se rendant à l'école à pied ou à vélo. Avec le marché, les voitures ne peuvent pas passer. En quelque sorte, c'est une solution opérante pour pousser les parents à lâcher leur voiture. Certains d'entre eux transportent des enfants dans des vélos cargos ou des remorques.

Le bruit des enfants arrivant à l'école, les discussions du marché, les cabas chargés, Saverne vit. Une jeune femme voilée croise une dame aux cheveux bouclés rose fluo, l'accent lorrain croise l'accent roumain, le miel bio côtoie « le pâté lorrain », le nem au tofu et la culotte Nana. Le marché est toujours dans son siècle.

Un homme noir me dépasse en trottinette électrique, je croise le bus gratuit lui aussi électrique avec sa petite cloche. Je suis bien au XXI<sup>e</sup> siècle.

Je discute avec un homme bleu, comme appelle Jacques Lacarrière les personnes aux yeux bleus de cette région. Je lui ai acheté un pain « kamut bio aux graines ». Avenant et passionnant sur le pain et le retour aux sources, mon voyage l'intéresse. « Et pourquoi partir de Saverne ? » Je ne sais pas ce qui a guidé Jacques Lacarrière dans ce choix, mais le boulanger bleu en semble flatté.

Certains hommes bleus parlent une langue proche de l'allemand, probablement l'alsacien. Je ne m'y attendais pas. « La randonnée a été annulée demain, la météo est vraiment trop mauvaise », raconte une dame sur le marché. La tonalité des premiers jours de ce périple est posée...

Je me glisse le long du canal plongeant dans une brume dense. Je pars vers l'inconnu et, j'imagine Jacques Lacarrière s'élançant lui aussi, ici même, à Saverne sur le bord de ce canal en ce mois d'août 1971.

Les façades colorées de cette jolie ville laissent la place à quelques grosses maisons sages de couleur beige, puis je m'enfonce seul dans un univers cotonneux, froid et incolore. Seul reste visible ce canal terne aux rives bétonnées et sans joie. Brel chantait : « Avec un ciel si gris qu'un canal s'est pendu, avec un ciel si gris qu'il faut lui pardonner. »

Le froid me pique le bout des doigts et me rappelle à la vie. Les premières feuilles d'automne apportent quelques étoiles dans ce ciel si triste. La bordure nette et glissante du canal le long de la piste me donne presque le vertige. Je suis bien loin du chemin de halage bucolique qui serpente en bas de chez moi, dans ma Bretagne riante presque sauvage. La brume soulève un peu son voile, elle laisse apparaître des entrées de vallons sombres et étroits comme autant de portes mystérieuses vers une forêt profonde. Je suis au pied des Vosges et l'une de ces portes sera bientôt pour moi.

« Cyclistes et piétons autorisés à leurs risques et périls. » Décidément ce canal a un côté morbide. Seul le chuintement lointain des voitures accompagne le silence étouffé du brouillard. Mes habits et mes sourcils se couvrent de minuscules gouttelettes de rosée avec une odeur de neige. Le canal, la voie ferrée, la route et la rivière apparentent cette vallée étroite à un organe vital glissé entre les plis des collines sombres des Vosges.

Je m'amuse à penser à l'éclusier qui va me voir passer sur ses écrans, une écluse après l'autre, petite tache orange fluo dans ce monde gris. À la première maison éclusière à Saverne, j'ai

vu sa tête dépasser du grand fauteuil. Il pilote, tel un aiguilleur du ciel, les vingt écrans vidéo des différentes écluses. « Dans son métier, c'est en automne qu'on cueille les pommes et les noyés. » Décidément, Brel ne me quitte pas et met l'ambiance.

Toutes les autres maisons éclusières sont vides aux volets fermés. Jacques Lacarrière décrit l'activité et la foule de badauds autour du passage des bateaux dans les écluses. Aujourd'hui je ne croise qu'un seul navire, une grosse pénichette en plastique blanc avec quatre hommes en doudounes noires qui semblent s'ennuyer ferme au passage d'une écluse. Tout est automatique, ils n'ont rien à faire. L'événement du passage d'une péniche n'en est plus un. Ils me saluent et me sourient. Avec mon vélo et ma veste orange, j'ai l'impression de leur apporter la minute de mouvement et de couleur de leur journée.

Je quitte le canal pour me glisser dans l'une de ces vallées profondes qui doit me conduire au cœur des Vosges. Contrairement aux apparences froides et plutôt lugubres, c'est doux, tapissé de mousses et luxuriant. Un ruisseau aux eaux cristallines anime l'ambiance de son chant joyeux. Quelques algues débordantes de chlorophylle ondoient sur le fond de sable clair. Les feuilles d'automne accompagnent la vallée de leurs couleurs chaleureuses contrastant avec les conifères bleu vert des versants abrupts. L'indication « Périmètre de protection de captage d'eau » ajoute une touche supplémentaire à l'impression de pureté du lieu. La route forestière de l'ONF est sinueuse, régulière et confortable. Je m'y sens bien. Entrer ainsi dans les Vosges est un véritable moment de douceur.

Le modeste bâtiment de captage d'eau potable a été coiffé d'une pyramide grise par un probable confrère architecte. Franchement il aurait pu éviter. De nombreuses indications

déposées par le Club vosgien proposent différentes randonnées et curiosités à voir, roches, abris et points de vue. Tout semble être fait pour faciliter la promenade et si je suis seul en ce matin brumeux d'octobre, de multiples traces témoignent de la forte fréquentation de ces lieux, sol usé au bord de la rivière, quelques billes de bois agencées et de petits barrages sommaires dans le ruisseau.

Le soleil commence à percer la brume. Les fougères rouges apportent une touche d'intensité à ce décor forestier idyllique. Le silence est à peine troublé par quelques oiseaux discrets et le chant du ruisseau. Aucun bruit humain, seulement des traces de travaux forestiers. Comme si les bûcherons avaient déposé les armes.

Et ces grands hêtres ! Avec Jacques Lacarrière, je partage le même amour pour ces forêts de hêtres majestueux. Pourtant quand on y songe, quels arbres impitoyables ! Ils poussent discrètement sous les ramures des autres feuillus puis finissent par les dépasser en hauteur et les étouffer pour régner sans concurrents en maîtres de la forêt. Mais ici, les conifères limitent leur emprise créant un mélange de formes et de couleurs splendide en cette saison. Je croise quelques parcelles sombres et impénétrables de culture d'épicéas. Rien d'autre n'y pousse. La lumière n'y entre plus.

Ce silence mouillé dans cette solitude, quel contraste avec le marché et l'ouverture de l'école ce matin à Saverne !

Dabo est le premier village de *Chemin faisant*. Jacques y dort seul dans une triste Maison des jeunes. Je m'arrête au café. Tout y est refait de neuf, les vitrines extérieures sont si chargées de décorations qu'on ne devine pas qu'à l'intérieur c'est une ambiance toute en courbes blanches, digne d'un « lounge » pa-

risien branché. Surprenant et amusant. Les clients parlent une fois alsacien, une fois français. Ils passent même d'une langue à l'autre dans la même phrase.

Je replonge dans la forêt humide pour rejoindre, posé sur le rebord d'une colline, dans une petite clairière juste à sa taille, le cimetière gallo-romain qui avait tant marqué Jacques. Il est serti dans son enclos de pierre comme les vieux cimetières bretons. Si le lieu semble être devenu une destination de plusieurs circuits de randonnée, il reste transcendant. C'est un carré de ciel descendu dans la forêt découpée juste à sa dimension. Les pierres tombales triangulaires font penser à de petites tentes comme un bivouac abandonné depuis des siècles. Je m'imprègne quelques instants de cette atmosphère mystique sous une petite pluie fine. Je me sens comme un intrus. Je ne voudrais pas déranger, moi le passager d'un moment minuscule au regard du temps si long.

Plus loin sur cette colline je tombe sur un lieu féérique, le rocher du Hohwalsch. Étonnamment, Jacques n'en a pas parlé. Cette proéminence rocheuse sur laquelle s'accrochent quelques pins nouveaux émerge de la forêt, en balcon sur un immense paysage. Le regard saisit des vallées de forêts immenses et sombres, tachetées de feuillus orangés et parsemées de petits bourgeons de nuages. Ce lieu m'éblouit de beauté. Le paysage est éminemment pittoresque, il donne envie d'être peint. Il m'évoque les peintures romantiques d'Art nouveau ou celles plus sobres des peintres japonais. Le jaune clair des troncs des pins et les sculptures de bouleaux se détachent nettement des profondeurs bleu sombre de la forêt. Une dimension mystique s'invite à ce moment, les nuages s'écartent et un rayon de soleil vient pointer le rocher à l'instant où j'arrive.

Grand-Soldat, ce village a frappé Jacques par son isolement en bout de vallée, au creux de la forêt, un peu à part du monde. Aujourd'hui j'ai l'impression que le village se cherche. On y trouve de gros engins forestiers et un ancien petit train de transport de bois aujourd'hui à vocation patrimoniale et touristique. Quelques imposantes voitures récentes et des maisons rénovées à grands frais côtoient d'autres biens plus modestes, peut-être même dans le même état qu'en 1970. Nous sommes loin toutefois de l'autarcie décrite par Jacques. Les potagers sont rares et les poules plus ornementales que productrices. Devant ce mélange de village forestier, sans doute un peu doré, et de résidences secondaires, je me demande si ce village est en attente d'un devenir ou s'il a trouvé son équilibre. Bref, pas autarcique, mais un peu le bout du monde tout de même.

En descendant vers Abreschviller, je longe une magnifique petite vallée serpentant entre les massifs boisés. Malheureusement elle a été découpée pour y bâtir des « maisons prétentieuses », comme les appelait Jacques. Entourées de savantes clôtures et de haies taillées, certaines sont même habillées de pelouses en plastique. Comment a-t-on pu sacrifier une si belle vallée ? Jacques n'a vu que les prémices de ce massacre. Aujourd'hui on arrive au bout de ce malheureux mitage de nos paysages. La réglementation tente de juguler l'hémorragie, mais le mal est fait et il faudra du temps pour que cette vallée, comme bien d'autres, retrouve sa belle cohérence. Avec ces constructions, les habitants se sont éparpillés, ils ne sont plus regroupés autour du vieux tilleul ni de la terrasse du café qui existait encore dans les années 1970. N'y aurait-il pas un lien de cause à effet entre cet éparpillement et la perte de vitalité des petits villages ?

Voilà que moi aussi en arrivant dans cette vallée d'Abreschvillers, cinquante ans après Jacques, j'y vais de mon petit couplet navré sur certaines évolutions de notre société.

Franchement Jacques, emprunter de temps en temps une départementale qui ondule le long des reliefs, c'est beaucoup plus chouette à vélo qu'à pied. Et même, je l'avoue, j'y prends plaisir et je pense bien à toi qui as tant pesté contre ces maudites routes lassantes et agressives pour le marcheur. Sur ces routes, tu as été effaré par le nombre d'animaux écrasés sur le bitume. À cet égard, je tiens à te rassurer, on en trouve beaucoup moins. Pourtant, les véhicules ne les évitent pas plus qu'avant, c'est juste qu'ils sont moins nombreux. Alors, finalement, ce n'est peut-être pas une si bonne nouvelle.

Je me trouve comme Jacques sur cette route départementale, non pas selon ma volonté, mais pour la même raison que lui : contourner l'immense forêt privée de Saint-Quirin fermée de barrières qui indiquent « Défense d'entrer – Tirs à balles ». Me concernant, c'est rédhibitoire. Ayant dans ma jeunesse, travaillé dans un ball-trap, je connais le danger et ne tente pas l'aventure.

J'arrive dans le joli petit village de Lafrimbolle en cet après-midi où le vent a clairsemé nuages et pluie. Dans cette partie des Vosges, je découvre de grandes maisons anciennes, souvent mitoyennes, avec chacune un grand porche en arc plein-cintre. La plupart de ces maisons sont habitées et ont été restaurées en respectant leurs caractéristiques architecturales. Heureux de voir cela après mes quelques médisances sur d'autres constructions.

Bon, Jacques, je t'avoue qu'au bout de vingt kilomètres, même à vélo je commence à m'en lasser de ces grandes départementales.

Badonviller vous accueille avec un char d'assaut, certes ancien, mais qui pointe son canon droit sur vous. Drôle de manière d'accueillir le visiteur. Dans le petit centre-ville se trouve une formidable droguerie-quincaillerie dans laquelle les débroussailleuses côtoient les tasses en porcelaine. Elle mériterait une inscription à l'inventaire des monuments historiques et des subventions pour la conserver ad vitam aeternam.

À Pexonne, je passe à côté d'une petite cité ouvrière dont les maisons utilisent exactement le même principe architectural que celles des Forges d'Hennebont, à côté de chez moi, en Bretagne. Les maisons de plan carré sont divisées en quatre, chaque angle est un logement. C'est étonnant de trouver cette même architecture à l'autre bout du pays.

Une heure avant d'arriver à Raon-l'Étape, je tente un appel pour réserver une chambre à l'hôtel-restaurant du centre-ville. Je suis aimablement reçu, bien mieux qu'une réservation sur une plateforme Internet. Les gérants partent en vacances demain, il était temps. On me propose une « Formule étape » : une chambre, le dîner et le petit déjeuner pour quatre-vingts euros et mon vélo au chaud. C'est parfait.

Dans la salle de restaurant, je suis le seul à ne pas parler alsacien ou allemand, je n'arrive d'ailleurs pas à différencier les deux langues. Je suis loin de l'ambiance bouillon de poule et vieilles odeurs décrites par Jacques à l'hôtel-pension de Raon-l'Étape et j'en suis presque déçu. Non ce n'est pas vrai, je suis trop bien reçu pour pouvoir être déçu. La Suze me semble être l'apéritif parfait pour ce type de lieu. Je découvre le soir même que c'est l'apéritif préféré de Jacques, beau hasard. Au menu, carpaccio de bœuf, tête de veau sauce meurette et salade de fruits frais. La délicieuse recette de la tête de veau est celle de

la grand-mère du gérant de l'hôtel. Elle avait repris l'hôtel avec ses enfants à la fin des années 1970. À quelques années près, Jacques aurait pu déguster la délicieuse tête de veau de la grand-mère. Je me régale pour lui.

## De Raon-l'Étape à Fays

Après une nuit confortable, je prends mon petit déjeuner seul dans la salle à manger. Ça tombe bien, je n'aime pas qu'on me dérange le matin. Par la fenêtre, la façade de l'église a tout du temple grec avec ses colonnes doriques en fronton. Étonnant que Jacques n'en parle pas, lui qui a tant travaillé sur la Grèce antique. Deux femmes, des sœurs un peu âgées, s'occupent de l'hôtel ce matin. Auraient-elles été envoyées par Jacques en souvenir à celles qui tenaient le vieil hôtel pension où il a dormi ?

Après avoir souhaité de bonnes vacances à l'hôtelier, me voici au cœur de Raon-l'Étape prêt à poursuivre cet étonnant voyage sur les traces de *Chemin faisant*. La petite ville bouillonne de vie ce matin, chacun vaque à ses occupations. C'est agréable à ressentir. La fine pluie n'altère ni l'activité locale ni mon moral, elle fait partie du décor et ça me plaît bien. Mon vélo et moi sommes bien équipés pour nous glisser dans cette ambiance humide et douce. Alors, allons-y.

Pour commencer la journée, j'ai décidé d'aller visiter une curiosité architecturale des années 1970. Ce sont des constructions étonnantes ressemblant à un village Barbapapa, conçues par l'architecte suisse, Pascal Hausermann. Jacques Lacarrière